



Arbres, mes frères

par Richard Blin (Le Matricule des anges N° 105 juillet-août 2009)

Derrière l'histoire d'amour entre un homme et des arbres, c'est le sens animal du territoire et le bonheur simple des heures de véritable existence, que célèbre Jean Mailland.

En disciple d'Henri Michaux – pour qui tout vrai poète ne peut que ressentir un jour le désir de se détacher totalement de l'humanité et d'*entrer dans un monde qui ne doit rien à personne*, Jean Mailland (né en 1937), réalisateur et scénariste autant qu'écrivain et auteur dramatique, a décidé, en 1985, au retour d'un long séjour au Québec, de faire une halte dans sa vie, de quitter Paris et sa "*broyance*". Direction, la Champagne pouilleuse et la forêt d'Othe, celle de *Sans famille* d'Hector Malot, une région qui a des allures de Pologne, le pays d'Anna Prucnal, sa compagne. En quête de solitude régénératrice, ils y font l'acquisition d'une ferme avec dépendances, jardin de curé, verger et bois. Un bois à l'abandon, livré aux ronces et au lierre, encombré d'arbres morts, et qu'il va s'agir d'appivoiser, de travailler. Une forme d'appropriation conçue comme un véritable acte artistique. *Travailler manuellement en forêt, c'est sculpter un espace en le "composant" de l'intérieur*. C'est fabriquer une sculpture géante *constamment changeante et modifiable*, sculpture sans fin, *en total devenir, vouée aux risques et périls du temps, des saisons, des climats, des orages et des vandales*.

Le Journal des arbres témoigne de la façon dont Jean Mailland a vécu son Bois (de janvier 1985 à mai 1995), y consacrant tous ses jours et toutes ses heures de liberté. Délivrer chaque arbre de son environnement de broussailles, le débarrasser des branches et des troncs morts, éliminer les bosquets inutiles, tracer des chemins, brûler, lutter contre la sournoiserie du génie végétal. À la main, à la scie, à la machette, *dessauvager, désortiser, déronçailleur*. Gagner la bataille des épines et des ronces – dont il faut, à la pioche, enlever des racines et le bulbe. *Le nettoyage du Bois, voilà ma manière de me soigner, d'oublier, de me battre contre de vrais éléments, de mettre de l'ordre en moi, (...), de me mesurer physiquement à l'impossible, l'aléatoire, le provisoire*.

Mais modifier, c'est aussi savoir laisser sa chance à la graine, faire entrer la lumière, savoir décider des coupes et se préoccuper de l'instant présent tout en pensant aux saisons futures. C'est *bâtir un lieu pour l'œil et pour l'oreille*, connaître le plaisir d'évoluer à l'intérieur de cette matière vivante et silencieuse, et espérer un jour *arriver à l'entendre, la comprendre*.

Essentiellement bienveillant, organiquement relié à la matérialité profonde de la terre et s'élevant vers le ciel en éclairant ce qui l'entoure, l'arbre est une réserve (invisible) d'être, le complice des joies et des douleurs de Jean Mailland. Rendu lisible, répertorié, *vécu, caressé, rêvé et aimé*, chaque arbre est nommé. C'est que les livres étant faits avec des arbres, *ceux-ci deviennent des écrivains, le nom des auteurs de ma bibliothèque retourne aux arbres*. Les frênes ont en priorité des noms de poètes, les Chênes des noms d'écrivains, les Châtaigniers des noms de cinéastes. *Cette forêt, c'est ma Pléiade à moi !*

Un Bois parcouru au petit matin comme au clair de lune. Un Bois où il fait bon faire l'amour, ramasser des morilles, marcher en se disant *là, je planterai un arbre. Là je créerai un bosquet. Et là je pisserez face au ciel*. Un Bois aussi qui sera vendu... Reste ce *Journal des arbres*, dix ans d'exercices du Bois, et ce florilège de citations et d'hommages qu'il est aussi – à Héraclite, à Nietzsche, à Vailland, Guillevic, Maïakovski, Essenine...

Un concentré revitalisant, de temps, de passion et de poésie.



Le Journal des arbres

par Marie-Noël Rio (L'Humanité 5 septembre 2009)

En 1983, Jean Mailland et Anna Prucnal s'endettent au Crédit agricole pour acheter la ferme des Trois Maisons en forêt d'Othe, la forêt où le petit singe Joli Cœur meurt de froid dans *Sans famille*, d'Hector Malot. En 1985, Anna offre à Jean pour son anniversaire le bois mitoyen. Pendant dix ans, Jean y passe tout le temps qu'il peut. Le bois, pour les paysans, c'est du bois : à tronçonner, à brûler, à vendre. Pour Jean, c'est une façon de vivre. Pendant dix ans il coupe, taille, brûle, aplanit, ordonne le bois ensauvagé. Seul. Entre le chêne Élisabeth (Vailland) qui marque l'entrée au nord et l'arbre mort Lao Tseu, le vieux maître, qui monte la garde à l'ouest, il nomme tous les arbres du nom des morts aimés, d'Épicète à Aragon, de Chaplin à Essénine, de Strindberg à Maïakovski, de Diderot à Vailland : il les rend à la vie. *Le Journal des arbres* est le récit de Jean dans son bois. En filigrane, Anna, les amis, la lutte quotidienne pour gagner de l'argent, réaliser les projets, et la procrastination : la jouissance du bois, la joie du corps rompu, c'est aussi une manière de se défilier, de ne pas écrire. Jean s'acharne : labeur fou puisque les ronces, les rejets, les broussailles repoussent sans cesse. Labeur pour rien, pour la beauté du geste. *Le Journal* est une ode au plaisir désintéressé et le bois une métaphore de ce que c'est que de vivre : un travail à recommencer chaque jour, sans relâche, avec la mort devant soi. C'est un très beau livre. J'ai pensé souvent, le lisant, à Laos Janáček et à sa *Petite Renarde rusée*, un opéra où, jusque dans la mort, éclatent la joie de la nature et l'émerveillement devant le cycle éternel de la vie.



Roman des bois

par Marie-Jo Freixe (Basilic N° 32, mai 2009)

Ne lisez pas ce *Journal des Arbres* si vous ne voyez que du bois dans le Bois (avec majuscule !) que Jean Mailland fait découvrir à qui veut bien s'aventurer à sa suite dans la forêt des mots. Comme tout journal celui-ci tient une chronique : au long de dix années, celle d'une histoire d'amour entre un homme et des milliers d'arbres, au Pays d'Othe dont le passé historique s'associe aux Ligures et dont le nom signifiait alors "réunion d'arbres"... On y lit la vie d'un couple, celui que Jean forme avec Anna Prucnal, d'une famille, les visites d'amis, l'évocation de fêtes.

Poétique ou cinématographique, l'écriture de Jean Mailland sait nous faire partager ses savoir-faire comme son émotion devant les chants d'oiseaux ou devant ces animaux qu'il considère avec tendresse. Ainsi nous rend-il sensible la relation physique à ce Bois qu'il aime et qu'il veut en bonne santé. S'approprier ce domaine ce sera surtout, pour lui, le rendre propre ; débroussailler, élaguer, donner à ses arbres l'espace qu'ils méritent, leur donner des noms d'écrivains, de philosophes, de cinéastes *pour retrouver vivante (sa) bibliothèque*.

Compte-rendu scrupuleux des activités du "sylvisculpteur", agenda de ce qu'il lui faut faire pour aménager ces lieux pendant les heures arrachées à la vie professionnelle, ce *Journal* est ponctué de souvenirs, de références, de citations. Viennent s'y insérer des poèmes, les siens et ceux des autres, des chansons aussi bien sûr et même des légendes. Les travaux des jours également : bûcheron, l'auteur va de la forêt à l'écriture, soucieux de créations, de réalisations de plus en plus urgentes car de leur succès dépend le sort du domaine des *Trois Maisons*. Anna y



travaille aussi, répétant dans les bois. Ensemble ils y réaliseront un beau projet : celui de *la Grange Théâtre*, un rêve devenu réalité.

Pourtant, un jour, tout basculera, il faudra vendre, c'était inéluctable : *je ne gagnerai pas la guerre des banques, des impôts, ni celle des subventions, des producteurs, ni celle des ronces, la guerre des rejets...* Au doute qui pourrait s'installer, il réplique en travailleur inlassable jusqu'au bout dans ce Bois qui ne lui appartient déjà plus.

Après l'évocation d'une ultime scène d'amour, ce journal dit l'inachèvement d'une œuvre ou d'une vie où se mêlent et s'opposent désir d'oubli et force des souvenirs. À l'heure du déménagement, pour celui qui avait dit vouloir *se mettre le Bois en mémoire pour s'en souvenir les jours d'absence* tout s'emporte dans le sang : *pour ma mémoire*, écrit-il, *nul n'est besoin de déménageurs*.

Lisez Jean Mailland ! Promenez-vous dans cette mémoire et dans son Bois en toute liberté, vous n'y ferez que de belles rencontres, dans la fraternité des arbres et des livres !

Le Journal des arbres

par Michèle Solans (magazine *Olé* (gratuit spectacles - Aude Hérault) N°461, 18 novembre 2009)

Réalisateur et scénariste, souvent écrivain, Jean Mailland n'hésite pas, ici, à nous livrer ses obsessions poétiques de "sylviculteur".

Pendant 10 ans il rend propre un bois dont il est propriétaire. Une façon de soigner ses souffrances et c'est avec un vrai bonheur qu'il le fait. Si vous n'avez jamais ressenti ce que la nature nous donne, ce "Tout à coup et totalement se détacher de l'humanité et entrer dans un monde qui ne doit rien à personne" – phrase d'Henri Michaux que Mailland fait sienne – inutile de lire ce journal, cela vous rendra fou. L'auteur qui débroussaille, coupe, élague, replante... va jusqu'à nommer ses arbres de noms d'écrivains, puis les renomme, les re-range dans ses belles allées, qui peu à peu prennent l'allure d'un magnifique jardin ou parc.

Il y a aussi de beaux moments de rencontres racontées, comme celle avec Gatti, souvenirs ponctués de poèmes et de citations, qui nous rendent à leur lecture, et de toute manière comme à chaque "bon livre", plus intelligent sur les affaires du monde.

Le Journal des arbres

par Christian Petr (Les Cahiers Roger Vailland)

1986. Anna Prucnal et Jean Mailland décident de quitter Paris et d'habiter un espace loin de tout. Ce sera la ferme des Trois Maisons dans la région de la forêt d'Othe. Ils y resteront dix ans. Et, durant ces dix années, Jean va s'occuper de ses nombreux arbres et noter dans un journal l'histoire de la relation qu'il noue avec eux. Sous nos yeux, Mailland fabrique une œuvre : peu à peu, il transforme la forêt en bois, sculpte un territoire, trahit la sauvagerie, nomme ses arbres qu'élisent ses affinités, fait surgir un parc où règnent le calme, le luxe, la volupté :



29 décembre 1988. *De bonnes heures au Bois pour reprendre les habitudes, arrachage de ronces, cette fois systématiquement deux mètres de part et d'autre de La grande allée {...}. Mise au net au pied d'un Chêne secteur Est, je l'appelle Gide. Pas si simple de nommer un arbre, actuellement seuls 36 le sont [...]. Les très sûrs, les salués, les fréquentés quotidiennement sont Élisabeth, Roger Vailland [de superbes pages leur sont consacrées dans Le Journal], Bernard Paul, Louis Daquin, Jean Grémillon, Maïakovski, Rimbaud, Verlaine, Perec, Diderot, Rousseau, Essénine, Jacques Prévert, Strindberg, Gorki, Adamov, Cocteau, Hugo (perdu dans les lianes, mais le plus nouveau, tortueux et ancien des Chênes), Kessel, Flaubert, Jean Renoir, Dovjenko... (pp. 90-91).*

Quel étrange bois, décidément, que ce bois de Mailland où les artistes et les écrivains repoussent comme des arbres ! Leurs branches et leurs feuilles ne sont plus du végétal, mais un texte qui affirme un idéal de vie et une esthétique. Celle-ci :

22 septembre 1991. *Long fauchage. Rien écrit. Élagué Perec et Bernard Paul. Le parc Élisabeth prend chaque année sa forme définitive. Non, dans la nature il n'y a pas de forme définitive, c'est d'ailleurs la principale leçon, la forme définitive n'existe pas. Même en littérature. (pp. 204-205).*

Mais que voit-on dans le bois, la forêt de Mailland – qu'aucun arbre ne cache puisqu'aussi bien l'écrivain note tout au début de son Journal que *je suis les autres* ? Ses désirs, ses passions, les nôtres, les leurs qui prolifèrent sous les branches, à l'ombre des feuilles. Il est vraiment très excitant de découvrir Jean à l'œuvre, dessinant son parc, décrivant les arbres – en une langue aussi tranchante que ses haches et ses cisailles – pour en déchiffrer l'écriture spécifique qu'il orne bellement de souvenirs et d'anecdotes dont la force est de dire et de signifier, avec humour aussi, des moments décisifs de notre histoire, de ses luttes.

Jean Mailland a écrit son roman, un roman singulier, un très beau roman – il n'y en a pas tant que cela –, celui du bois, celui des hommes, celui de l'œuvre d'art dont l'arbre est peut-être la métaphore parfaite, un roman où s'est inscrit, un temps, le rêve de son auteur de disparaître dans la nature, de s'y évaporer. On doit se souvenir ici de ce haïku que Gary Snyders confiait à Jack Kerouac :

Un peuplier ; des feuilles jaunies.

Un écrivain est passé par là. (Les Clochards célestes)

